

Primitifs canadiens

G.- André Vachon

Volume 4, numéro 1, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036302ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036302ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vachon, G.- . (1968). Primitifs canadiens. *Études françaises*, 4(1), 55–65.
<https://doi.org/10.7202/036302ar>

PRIMITIFS CANADIENS

Notre littérature commence-t-elle en 1900, avec Nelligan, en 1860, avec le mouvement littéraire de Québec, ou remonte-t-elle aux premiers temps de la colonie? Mais tout d'abord, qu'en est-il de ce « notre »? Et voilà des générations d'adolescents, et aussi de potaches adultes: candidats au doctorat, professeurs, critiques en place, auteurs de manuels, affirmant, répétant que les écrits de l'époque coloniale ne nous appartiennent pas, puisqu'ils ont pour auteurs des Français; et que, bassement utilitaires, différents en cela des romans, des poèmes, des tragédies, qui sont tout au plus « engagés », ces écrits ne sont que des écrits, et non de la littérature.

Libre à chacun de respecter l'usage scolaire du mot littérature: programme d'étude et d'examens, liste *ne varietur* des œuvres dignes d'être lues, établis d'après une échelle apparemment objective des valeurs. Mais cette échelle est toujours celle d'une classe et de son époque. Il y a trente ans, ni Nerval ni Maurice Scève ne faisaient partie de « la » littérature; Balzac mit un certain temps à y entrer, et l'on peut se demander quelle part de l'œuvre d'un Gide, d'un Barrès, y tient encore. À cet usage qui limite la portée du mot, il faut préférer l'un de ceux qu'enregistre encore Littré. « Littérature: connaissance des belles-lettres ». Le mot désigne alors la culture littéraire de chacun, c'est-à-dire un répertoire criblé de lacunes qui se constitue à travers une série de choix passionnés et demeure toujours ouvert. Ces choix intimes, une espèce de pensée collective peut feindre ensuite de les imiter. Mais même au point de départ des modes littéraires, il y aura toujours l'expérience, au moins chez quelques individus, du *quod visum placet* des scolastiques, définition de la beauté que Paul Éluard traduisait par « ce qui plaît à première

vue ».

Des recueils de textes dits historiques, comme celui que vient de publier le P. Lucien Campeau¹, peuvent être d'un très grand intérêt documentaire, ils peuvent même satisfaire la curiosité de lecteurs non spécialisés, mais on n'a guère l'habitude d'aller y rechercher des œuvres littéraires. L'auteur de ce travail, membre de la prestigieuse équipe romaine des *Monumenta historica* de la Compagnie de Jésus, a entrepris la publication exhaustive, en édition critique, des documents relatifs à l'histoire de l'Ordre, en Nouvelle-France. Le premier tome de cette série canadienne comporte environ 1000 pages et couvre les quatorze années de la première mission d'Acadie. À travers la correspondance échangée entre le Général des Jésuites, le P. Coton, confesseur du Roi, les Provinciaux de France, les multiples instances de la diplomatie romaine, puis, les premiers missionnaires, les marchands et armateurs qui, après les avoir froidement utilisés, se retournèrent contre eux, il est possible de démêler quelque peu l'écheveau des rapports instables, de connivence ou de conflit, rapports de force toujours, qui s'établirent dès le début entre les pouvoirs spirituel et temporel, et qui explique en grande partie le caractère particulier, sinon la genèse, la croissance pénible et l'échec des établissements français d'Amérique. La plupart de ces écrits ont pour seul but de transmettre des renseignements : et celui qui tient la plume, qu'il s'agisse du Général Aquaviva, du Provincial d'Aquitaine ou du P. Coton, est à peine l'auteur de ce qu'il écrit. Mais, que l'on passe aux textes de Lescarbot ou du P. Biard, et l'intérêt change de sens : on ne lit plus pour les mêmes raisons. Au lieu d'une espèce entièrement soluble dans l'esprit, on a maintenant devant les yeux un texte, pour ainsi dire indissoluble, un objet résistant, qui s'impose à l'attention, la retient de force. Une présence non plus transparente mais opaque : la présence de quelqu'un.

1. *Monumenta Novae Franciae*, vol. 1, *la Première Mission d'Acadie (1602-1616)*, par Lucien Campeau, S.J., dans *Monumenta historica Societatis Iesu*, vol. 96, *Monumenta Missionum*, vol. XXIII, Roma, apud « Monumenta Historica Soc. Iesu », et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1967, 276*-719 p.

Dans le remarquable exposé qu'il a consacré à nos origines littéraires, M. Auguste Viatte fait une place à Marc Lescarbot, parmi ceux qu'il appelle les « primitifs canadiens »². Il convient sans doute de ne pas exagérer la qualité littéraire de son essai sur *la Conversion des sauvages*, dont le P. Campeau donne ici une édition soignée. Dans ce mémoire destiné à glorifier le parti des armateurs et à noircir les Jésuites, l'avocat parisien déploie une verve quelque peu brouillonne, trop renseignée sur les goûts d'un certain public, trop sûre de ses effets. Mais, parmi les hésitants, les froids, les secs auteurs de missives latines ou françaises, qui l'entourent, Lescarbot *existe*, à sa manière, qui n'est pas tout à fait celle d'un écrivain, mais d'un gendelettre.

Pierre Biard ne connaît pas moins bien que lui les règles du goût et l'arsenal des formes destinées à plaire. Professeur de rhétorique, latiniste distingué et rompu à la pratique de la controverse, il sait exploiter toutes les ressources du français préclassique, mais possède aussi ce « plus » qui fait l'écrivain, qui lui permet d'inventer, au cœur même de l'usage et des formes reçues. Par des procédés qui rejoignent directement le lecteur, et que la description linguistique est peut-être impuissante à cerner, Biard pousse sans cesse la langue un peu au-delà d'elle-même. Il est de ceux qui renouvellent d'instinct ce qu'ils transmettent. Pourtant, rien de moins gratuit, en apparence, que la lettre au P. Balthazar, Provincial de France³, et la grande *Relation* de 1616⁴. Littérature d'apologétique et de propagande, ces textes trahissent pourtant le réflexe du créateur, sa volonté de prendre du recul par rapport aux apparences, pour leur imposer un ordre et une forme. Et Biard s'y peint à son insu, avec la perception toute particulière qu'il a du monde : extrêmement vive, lorsqu'elle est tournée vers les objets, schématique et délibérément inattentive, lorsqu'elle se porte vers les personnes. De là, la raideur, la morgue du personnage,

2. Auguste Viatte, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Paris, P.U.F., et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1954, p. 1-2.

3. *La Première Mission d'Acadie*, p. 126-151.

4. *Ibid.*, p. 456-637.

qui semble écrire comme il vit, dans une sorte de perpétuel emportement, déchiffrant le pays trait par trait, mais, devant les personnes, représentants du pouvoir royal ou sauvages d'Amérique, toujours prêt à la critique, au sarcasme, à la caricature.

Sur la route à suivre pour aller de Dieppe en Acadie, Biard est déjà convaincu que les idées de son armateur sont fausses. En prenant celle des Açores, le sieur de Biencourt ne faisait pourtant, comme le note le P. Campeau, que suivre la coutume des pêcheurs du XVI^e siècle.

Ils m'ont dict que pour trois raisons ils descendent aux Açores : la première, pour éviter la mer du Nort, qui est fort haute, disent-ils ; la seconde, pour s'ayder des vens du sud, qui volontiers règnent le plus ; la troisieme, pour assurer leur estime : autrement il est difficile qu'ils recognoissent et dressent leur voyage sans erreur. Mais nulle de ces causes a eu effet quant à nous, qui néanmoins avons suivi ceste coutume. Non la première, parce que nous avons expérimenté tant de tempestes en la mer, si rudes, que je ne pense pas y avoir beaucoup de gain, nort ou sud, sud ou nort. Non la seconde, parce que, bien souvent, quand nous voulions le sud, et le nort souffloit, et à rebours. Non en fin la troisieme, d'autant que nous ne peusmes pas voir les Açores, quoy que nous fussions descendus jusques à trente-neuf et demy. Ainsi toute l'estime de nos conducteurs s'embrouilla et nous n'estions pas encore aux échores du grand Banc, quand aulcuns oppinoyent jà que nous l'eussions passé.⁵

Cette critique sèche du Gouverneur commence dès l'arrivée à Port-Royal et ne cessera qu'avec les aventures racontées dans la dernière partie de la *Relation* : captivité et retour des Jésuites en France, par l'Angleterre.

Témoin exemplaire du conflit qui oppose le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, dans tout l'Occident chrétien d'alors, et spécialement en France, Biard vivra avec la même ardeur, en y apportant toute la vivacité de son imagination, la rencontre et la lutte des cultures, sur le sol américain. Dans l'Avant-propos de la grande

5. *La Première Mission d'Acadie*, p. 130-131.

Relation, ce conflit est amplifié aux dimensions d'un mythe universel. Certes, ce prologue ressortit à un genre littéraire connu, qui a son imagerie, son style, jusqu'à sa syntaxe propres. De cette pièce de circonstance, l'écrivain réussit pourtant à faire une grande page, où se trouvent évoqués, autour d'un problème d'époque, l'image entière du monde ancien et du nouveau, et la totalité de l'univers visible et invisible :

A grande raison, amy lecteur, un des plus anciens prophètes, nous dépeignant mystiquement sous le sensible et historial dévasté de la Judée les horribles ravages, exterminations et ruines que Satan opère où sa fureur peut avoir le domaine, a dit emphatiquement : « Au-devant de luy la terre est un paradis de délices et derrière luy, la solitude d'un désert ». Car certes, qui jettera ses yeux sur tout le vaste contour de la terre et y considérera les nations illuminées du Soleil de justice, nostre Sauveur, Jésus-Christ, arrosées de son sang et précieux sacrement, nourries de sa grâce et parole, vivifiées et resjouées de son esprit, cultivées et régies de ses divins offices, honorées de son oracle et présence réelle; qui, dy-je, contempera cecy aura grande occasion de s'escrier qu'au-devant du destructeur infernal et où il ne peut atteindre, la terre est un paradis de délices, où toutes bénédictions mesmement temporelles et séculière félicité accompagnent les peuples, estant planté au milieu d'eux le vray arbre de vie, nostre Rédempteur, Jésus-Christ. Mais au contraire, si l'on destourne la vue et que l'on regarde derrière ce maudit tyran, Lucifer, et par où il a pu exercer ses intolérables cruautés, on ne trouvera que destructions et solitudes, cris et lamentations, que désolation et ombre de mort.⁶

Cette allégorie se laisse aisément interpréter. Le jésuite emprunte manifestement aux *Exercices* d'Ignace de Loyola ses catégories imaginatives : les deux univers antagonistes du Christ et de Satan, et jusqu'à l'image du « vaste contour de la terre ». Le mythe occidental de la possession de Dieu⁷ fait de son univers social

6. *La Première Mission d'Acadie*, p. 460-461.

7. Le thème de l'« autre » monde est constant, au XVI^e siècle. Mais voyez comment il est traité chez Rabelais, qui est contem-

et culturel l'unique *cosmos*, c'est-à-dire l'unique espace au monde qui soit pourvu d'un centre: la Croix du Rédempteur, et pénétré de lumière: celle de la présence « réelle » de Dieu. Comment, dès lors, nommer cette patrie des ténèbres et du chaos qui s'étend derrière l'horizon occidental?

C'est la Nouvelle-France, ceste nouvelle terre, dy-je, découverte premièrement au dernier siècle par nos François, terre jumelle avec la nostre, subjecte à mesmes influences, rangée en mesme parallèle, située en mesme climat; terre vaste et pour ainsi dire infinie; terre que nous saluons regardant nostre soleil en son vespre; terre, cependant, de laquelle vous pourrez méritoirement dire, si vous considérez Satan en front et venant de l'occident pour nous abbatre: « Devant luy est un paradis de délices et derrière luy, la solitude d'un désert ». Car en pure vérité, toute ceste région, quoy que capable de mesme félicité que nous, toutefois, par malice de Satan qui y règne, n'est qu'un horrible désert, non guière moins calamiteux pour la malencontreuse disette des biens corporels que pour celle qui absolument rend les hommes misérables, l'extrême nudité des parements et richesses de l'âme.⁸

Le devoir du missionnaire est donc clair :

Où est-ce que la gloire d'un chrestien le peut eslever plus heureusement que où elle apporterait la félicité corporelle tout ensemble et la spirituelle à ses consorts et où, comme grand outil de Dieu, il feroit d'un désert un paradis, où il dompteroit les monstres infernaux et introduiroit la police et la milice du ciel en terre ...⁹

Il s'agit bien, pour lui, de convertir un monde, et non

porain de Cartier et d'Ignace de Loyola. Le monde « nouveau » que l'auteur explore, lorsqu'il pénètre dans la bouche, puis dans le corps de son héros (*Pantagruel*, XXXII), n'est pas sans rapport avec celui que décrivent les premiers navigateurs français, et en particulier Cartier. Mais la nouveauté de ce monde réside surtout dans le fait qu'il est intérieur et qu'il exclut toute forme de manichéisme: spirituel, culturel ou social. Ce symbolisme est en harmonie avec ce que nous savons par ailleurs de la religion de Rabelais et des « évangeliques », qui refusèrent également de participer à la Réforme et à la Contre-réforme.

8. *La Première Mission d'Acadie*, p. 461.

9. *Ibid.*, p. 462.

pas seulement des hommes : y introduire la « police et la milice » du ciel, qui ne font qu'un avec l'ordre social de l'Occident chrétien, et transformer jusqu'à l'image physique de cette terre. Faire d'un « désert » un « paradis ».

Biard consacre de longs développements aux richesses naturelles du pays, à la beauté du tapis végétal. Mais, pour lui, un pays digne de ce nom doit être cultivé ; une terre qui ne ressemble pas au jardin de France, est un désert : « Déserts sont-ce voirement, tout le pays n'estant qu'une forest infinie »¹⁰. Analysant les causes du froid, il en accuse encore « la sauvagine et friche du pays : car ce n'est tout qu'une forest infinie »¹¹. Et, les Indiens étant à l'image de leur terre, il doute, parfois, que le Nouveau Monde puisse être jamais arraché à Satan. Des Souriquois baptisés sont retournés à leur polygamie, et prétendent maintenant que la loi chrétienne est bonne pour les Français.

Aussi ne voit-on guères de changement en iceux après le baptesme, la mesme sauvagine et les mesmes mœurs demeurant, ou peu s'en faut ; mesmes coustumes, cérémonies, us, façons et vices, au moins à ce qu'on en peut voir, sans point observer aucunes distinctions de temps, jours, offices, exercices, prières, debvoirs, vertus ou remèdes spirituels.¹²

L'existence même d'une nation « sauvage, courant les bois, sans lettres, sans loix, sans police ny bonnes mœurs ..., vagabonde, sans aucun arrest, ny de maisons, ny de parenté, ny de possessions, ny de patrie », est pour lui un scandale. Il n'entend rien, non plus, aux usages sociaux et linguistiques des sauvages ; il trouve tout au plus pittoresques les « similitudes » dont ils émaillent constamment leurs discours¹³ et le cérémonial compliqué des palabres¹⁴. Les sauvages le lui rendent bien, qui trouvent fort laids ces Français barbus¹⁵,

10. *La Première Mission d'Acadie*, p. 465.

11. *Ibid.*, p. 475.

12. *Ibid.*, p. 142.

13. *Ibid.*, p. 480.

14. *Ibid.*, p. 485.

15. *Ibid.*, p. 481.

s'estiment plus vaillants, et même plus riches qu'eux ¹⁶. Et Biard de terminer son exposé par un de ces traits dont il a le secret :

Non moins plaisant est le discours d'un certain sagramo, qui oyant raconter de monsieur de Poutrincourt que le Roy estoit jeune et à marier : « Peut-estre, dict-il, luy pourrois-je donner ma fille pour femme ». Mais selon les us et costumes du pais, il faudroit que le Roy luy fist de grands présents, sçavoir est quatre ou cinq bariques de pain, trois de pois ou de febves, une de pétun, quatre ou cinq capots de cent sols pièce, avec quelques arcs, flesches, harpons et semblables denrées.¹⁷

Le conflit des cultures, répétons-le, Biard le vit à son insu. Totalement aveugle à l'univers culturel qui l'entoure, il trouve simplement « plaisantes » les situations où se manifeste le conflit :

Ce fust luy [le chrétien Membertou] qui me fit l'autre jour une plaisante répartie ; car comme je luy enseignoïis son Pater selon la traduction que m'en a fait monsieur de Biencourt, sur ce que je luy faisois dire : « Ninen caraco nae hiquen esmouy ciscou », c'est-à-dire : Donne-nous aujourd'huy nostre pain quotidien ; « Mais, dict-il, si je ne luy demandois que du pain, je demeurerois sans orignac ou poisson ». ¹⁸

Biard ne comprend pas qu'il est devant une civilisation fondée sur la cueillette et la chasse, où le pain et le vin de l'imagerie chrétienne n'ont pas cours. Or, à quoi rêvaient les Français, enfermés dans Port-Royal, pendant le terrible hiver de 1610-1611 ?

Jà estoit venu avril, mais non pas le navire ... La faim est un meschant mal. On se met à pescher sur l'eau et fouiller soubz la terre ... Ainsi contenoit-on aucunement cest importun créditeur. Je dis aucunement, parce que, le pain manquant, toute aultre chose leur estoit peu. Et jà faisoit-on estat que, si le navire ne venoit pour tout le mois de may, on se mettroit en la coste en recherche de quelques vaisseaux, pour repasser au doux pais

16. *La Première Mission d'Acadie*, p. 147.

17. *Ibid.*, p. 147.

18. *Ibid.*, p. 142-143.

de froment et vignoble.¹⁹

La civilisation du pain et du vin devait très tôt s'imposer à l'Amérique septentrionale. Mais Biard est le témoin de l'époque la plus primitive, celle de l'étonnement, des premiers essais de « conversion » du pays à l'image de l'Occident, des premiers échecs. Témoin, il l'est au sens fort du mot, puisqu'il impose un style et une forme aux éléments épars d'un milieu, d'une époque, d'une aventure à la fois personnelle et collective.

Biard est un authentique écrivain. Reste à savoir s'il appartient à « notre » littérature ? Le livre refermé sur la dernière page de la *Relation* de 1616, reste plutôt à savoir si la question peut encore être posée.

G.-ANDRÉ VACHON

19. *La Première Mission d'Acadie*, p. 137-138.